

Rodolphe ALEXANDRE

Le grand duc noir



Le GRAND DUC NOIR a encore frappé hier soir. La police vient de retrouver un jeune homme d'origine algérienne, allongé sur le dos, les bras levés, les yeux sortis de leurs orifices, mis au-dessus de la tête ; la langue arrachée posée dans le creux de sa main droite ; le ventre ouvert, les intestins retirés et disparus, le foie coupé en morceaux et déposé dans la main gauche, l'estomac ouvert, vidé de son liquide. C'est la troisième victime du GRAND DUC NOIR. La police est en mouvement. Personne ne sait qui il est. Impossible de trouver le moindre indice qui permettra d'avoir une piste. Il sait à qui s'attaquer et quoi faire, il est très bien organisé.

1

Janvier, un an auparavant, dans un appartement du dix-huitième arrondissement de Paris, rue des Cloys. Une semaine après les fêtes de fin d'année, la police, prévenue par une tierce personne, découvre une première scène de crime horrible.

Comme tous les matins, Karim, un ami de la famille, venait chercher son meilleur ami Haroun. Ils partaient ensemble au lycée. Sept heures trente du matin, il sonne ; Samia, la petite dernière, âgée de dix ans, lui ouvre habituellement avec un sourire chaleureux. Un second coup de sonnette, puis un troisième un peu plus long, toujours aucune réponse.

Un homme d'une cinquantaine d'année, aux tempes grisonnantes, sort de chez lui.

– Il n'y a personne ? lui demande l'homme.

– Si, je viens chercher mon ami pour aller au lycée.

L'homme ne répond pas et continue son chemin.

La porte est légèrement ouverte. Il l'ouvre lentement, un regard bref à l'intérieur. Pas de réponse à ses appels. Les pièces sont vides, une trace de sang sur le bord de la porte de la salle à manger. Horrifié par la scène qu'il découvre. Les murs sont maculés de sang, les corps déchiquetés. Une odeur de boucherie lui traverse les naseaux et lui donne de fortes nausées. Il découvre le corps du père de son ami assis sur une chaise, les mains attachées derrière le dos, la tête penchée en avant, le ventre ouvert, les entrailles découvertes. Le corps de sa femme allongé sur le ventre. La tête tournée vers la droite, les yeux arrachés et posés à côté de son nez.

La peau de son dos avait été arrachée du bas vers le haut découvrant la colonne vertébrale. Les intestins avaient étaient dépliés, rangés tout le long de son corps, ses reins coupés en deux morceaux posés sur un coussin de couleur rouge. Quant à la petite Samia, éviscérée, sa main droite coupée. Choqué, les yeux rougis quand il voit le corps son ami, pendu par les mains le long du mur, la mâchoire écartelée, les oreilles coupées. Sa peau arrachée. Le regard perdu, il sort de l'appartement en courant.

L'inspecteur Antoine RUFFIN est le premier à arriver sur les lieux. Pendant que les agents s'affairent, il remarque des inscriptions au scotch noir dans un coin du sol de la salle à manger. Comme si la personne voulait laisser une trace de son carnage.

Antoine RUFFIN est un homme grand, très mince, brun, les cheveux courts, quarante-cinq ans, il s'approche et lit à voix haute :

« LE GRAND DUC NOIR »

A sa demande, des clichés de l'inscription sont pris.

– Qui est-il ? se demande-t-il.

L'appartement est passé au peigne fin. Élisabeth CHATEAU, son équipière, une jeune femme plus jeune que lui de sept ans, les cheveux châtons, longs, assez forte, le rejoint en lui annonçant :

– D'après les voisins personne n'a rien entendu.

– Sait-on qui est cette famille ?

– C'est la famille HAMMED, le mari Rachid, âgé de cinquante-sept ans, était agent de maintenance dans une banque anglaise, sa femme Aïcha cinquante-deux ans, sans travail, Samia la petite sœur, dix ans, était à l'école primaire CHAMPIONNET dans le quartier. Le fils Haroun, dix-sept ans, était au lycée « Rabelais » dans le dix-huitième. Les voisins m'ont dit que chaque matin, son ami venait le chercher et ils partaient ensemble au lycée.

– Comment s'appelle cet ami ? demande l'inspecteur RUFFIN.

– Karim HASSIM ! annonce une voix derrière eux.

Les deux inspecteurs se retournent, voient le jeune homme.

– C'est toi Karim ? demande l'inspecteur CHATEAU en se dirigeant vers lui.

– Oui ! et c'est moi aussi qui ai découvert cette horreur !! Haroun était mon meilleur ami !!

– Karim, je suis l'inspecteur RUFFIN et voici l'inspecteur CHATEAU.

– Raconte-nous ce qui s'est passé, demande l'inspecteur CHATEAU.

– Comme tous les matins je venais chercher Haroun pour aller au lycée.

– Il était quelle heure ?

– Sept heures trente.

– C'est toi qui as prévenu la police ?

– Oui,... d'habitude c'est sa petite sœur qui m'ouvre. Personne ne répondait alors j'ai insisté... Quand je me suis aperçu que la porte était ouverte, je suis rentré et c'est là que j'ai vu... j'ai vu cette scène horrible... Il s'effondre en larmes.

2

Une longue allée ornée de huit marronniers de chaque côté. Au bout, un grand manoir du dix-septième siècle ; assis dans son fauteuil VOLTAIRE couleur « taupe », un homme regarde la télévision, change les chaînes à l'aide de sa télécommande, fumant une cigarette, s'arrête sur celle des informations qui annoncent le crime.

L'inspecteur en charge de l'enquête explique les faits, sans oublier de mentionner les lettres collées au scotch noir sur le sol. Le meurtrier se fait appeler « LE GRAND DUC NOIR » annonce l'inspecteur au micro du journaliste.

Le mystérieux individu ne rate pas une seule seconde de l'émission. Écrase sa cigarette.

Un homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux poivre et sel, taille moyenne, entre dans la pièce et s'avance vers lui.

– Que voulez-vous Antoine ? lui demande l'homme.

– Votre ex-femme vient d'appeler, elle demande si vous comptez passer la voir comme convenu ?

– Je vais l'appeler, merci Antoine.

Antoine s'éclipse. Il éteint la télévision, se lève et prend le téléphone.

– Aude, c'est moi, je t'ai déjà dit que je passerai aujourd'hui, alors pourquoi tu me déranges sans cesse... S'il te plaît garde ton cinéma, j'en ai marre, dit-il agacé... Je dois te laisser, à tout à l'heure. Il raccroche énervé.

Installé à son bureau l'inspecteur RUFFIN observe les photos que son équipière a apportées. Il les colle sur le tableau des suspects. L'inspecteur CHATEAU inscrit tout, aucun élément rassemblé sur les lieux du crime n'est oublié et tout figure sur le tableau.

– « Le GRAND DUC NOIR » dit l'inspecteur CHATEAU à voix haute en l'inscrivant sur le tableau.

– Un adepte de Jack l'éventreur ?

– Possible.

– Karim parlait d'un voisin qu'il avait croisé quand il est venu chercher son ami. Il habiterait juste à côté de chez la famille HAMMED, lance l'inspecteur CHATEAU.

– Peut-être a-t-il entendu quelque chose ? demande RUFFIN.

– A-t-il été interrogé ?

– Pas encore, nos agents y sont allés mais il n'y avait personne. On ira dans la soirée, propose CHATEAU.

3

Midi. Assis sur un banc du lycée, le regard perdu Karim, reste seul, il n'a pas envie de parler à qui que ce soit. Il attend que la journée se termine. En sortant du lycée vers dix-sept heures, il lance quelques regards.

Les deux inspecteurs se rendent chez le voisin de la famille HAMMED, un coup de sonnette, la porte s'ouvre.

– C'est pourquoi ? interroge le voisin.

– Bonsoir, je suis l'inspecteur RUFFIN et voici ma collègue l'inspecteur CHATEAU. On aurait voulu vous poser quelques questions concernant le crime qui vient de se passer juste à coté de chez vous, annoncent-ils en montrant leur carte de police.

– L'homme regarde leur carte et les fait entrer.

– Vous vivez seul ? demande l'inspecteur CHATEAU.

– Oui, je suis divorcé, j’ai deux enfants et tous deux vivent chez leur mère. Je ne les vois qu’une fois tous les quinze jours.

– Quel âge ont-ils ? demande l’inspecteur château.

– Léonard a quatorze ans et Raoul vient de fêter ses seize ans.

– Que faisiez vous entre hier soir et ce matin monsieur ? demande l’inspecteur CHATEAU pendant que l’inspecteur RUFFIN inspecte les autres pièces de l’appartement.

– Je regardais la télévision, dit-il toujours aussi calme.

– Vous êtes au courant que la famille HAMMED a été sauvagement assassinée entre hier soir et ce matin ? annonce l’inspecteur CHATEAU.

– J’ai entendu une locataire en parler avec la concierge quand je suis rentré de mon travail.

– Que faites-vous Monsieur ?... Monsieur ? Rappelez-moi votre nom ! demande l’inspecteur CHATEAU.

– Je m’appelle Monsieur BOLLOT.

– Que faites vous dans la vie, Monsieur BOLLOT ?

– Je suis informaticien dans une compagnie d’assurance.

– Vous n’avez rien entendu hier soir qui pourrait nous aider dans cette enquête ?

Monsieur BOLLOT est choqué par la terrible nouvelle. Il ne les connaissait pas, ces personnes.

Seulement « bonjour, bonsoir » de temps en temps dans les couloirs.

Mais un souvenir lui revient à l'esprit.

– Un moment dans la soirée, alors que je regardais la télévision, j'ai entendu des cris d'un jeune homme, suivis d'un bruit sourd.

– Il était quelle heure ?

– Il devait être vingt-deux heures.

– Rien d'autre ? « demande l'inspecteur CHATEAU »

– Non.

– Si vous vous rappelez d'un détail, n'hésitez pas à nous contacter.

– Très bien.

Les deux inspecteurs sortent de l'appartement. En arrivant dans le hall, ils sont interpellés par la concierge. Une femme d'un certain âge, brune, bouclée, vêtue d'une robe à grosses fleurs.

– S'il vous plaît ?

– Oui ? disent-ils.

– Vous êtes de la police, n'est-ce pas ?

– C'est exact.

– J'ai quelque chose à vous dire qui pourrait vous aider dans votre enquête.

– Qu'est-ce donc ?

– Je n'arrivais pas à dormir, alors je me suis levée pour aller prendre un verre de lait. Il devait être deux

heures du matin. Alors j'ai vu la lumière du hall s'allumer. J'ai regardé à travers mes carreaux et j'ai vu un homme habillé d'un long manteau noir, le col relevé, avec un bonnet sur la tête. A sa démarche j'ai tout de suite vu que c'était un homme qui avait de la classe.

– Avez-vous vu son visage ?

– Non, il était de dos et portait toujours son bonnet.

– Ensuite ?

– Il est sorti.

– Rien d'autre ?

– Non.

Les deux inspecteurs sortent et font un résumé de toutes les informations qu'ils viennent de récolter.

4

La nuit tombe, au manoir « Les marronniers ». L'homme mystérieux est dans son bureau, regarde à travers la fenêtre. Il aime cette période de l'année, c'est sa saison favorite où toutes les feuilles tombent. L'allée ornée de marronniers est si jolie avec toutes ces feuilles mortes par terre.

Antoine, son fidèle serviteur, travaille pour lui depuis plus de quinze ans. Il connaît toute sa vie et son projet. Il aide son patron du mieux qu'il peut. Même s'il n'est pas toujours d'accord avec lui, il continue à le servir avec la même conviction. Il reconnaît chaque expression de son visage. Et sait à quel moment son maître va accomplir son œuvre.

– Antoine, veuillez préparer mes affaires pour ce soir, lui annonce l'homme mystérieux sans ce retourner.

– Bien monseigneur ! Puis-je savoir si votre sortie se passera comme la dernière fois ?

- A votre avis ?
- J'imagine, monseigneur.
- Alors continuez ainsi !

Antoine s'éclipse. Le jeudi suivant, la pluie vient de cesser, il est à peine minuit. Le jeune Aziz, vingt ans, marche tranquillement dans une rue quasi sombre et calme. Cette rue, il la connaît très bien, il l'emprunte au moins trois fois par semaine quand il revient de chez sa petite amie.

Il chantonne le refrain de sa chanson préférée, un bruit étrange sourd le fait revenir à la raison, il s'arrête, regarde autour de lui et reprend son chemin. Quelques pas plus loin le même bruit recommence, il observe de nouveau les alentours, toujours rien. Au loin, il aperçoit deux yeux brillants, ceux d'un chat. Le félin se frotte le long de ses jambes en ronronnant, se laisse caresser. A quelques mètres quelqu'un l'observe dans l'ombre sans perdre une seconde de la scène, il se serait presque laissé attendrir. Mais la rage reprend le dessus, il doit faire son devoir de citoyen, il doit sauver son pays de ce cancer qui le ronge. Il faut agir au plus vite et faire savoir à ce monde encore endormi qu'il est temps de montrer qui est le maître. Son action est bénéfique. Il voit la foule l'acclamer de l'avoir sauvé de cet engrenage dans lequel tous ces messieurs de bonne parole l'a plongé.

Occupé à câliner le petit animal, Aziz ne remarque rien.

Enragé, le mystérieux individu serre son point gauche, faisant craquer le cuir de son gant. L'homme sort de sa cachette et se met au milieu de la rue. Habillé d'une combinaison noire, une cagoule sur la tête. Aziz remarque cette grande silhouette, immobile, se tenant bien droit, les bras le long du corps.

– Monsieur ?... Monsieur ? Que voulez-vous ?

Il s'avance lentement.

– Monsieur, vous avez besoin d'aide ?

Toujours aucune réponse.

– Que voulez-vous ? Demande-t-il, intrigué.

L'individu lui fait signe de s'avancer. Tenant toujours le petit félin dans ses bras, Aziz ne bouge pas. Le mystérieux individu fait le premier pas. Lentement il s'avance vers lui. Face à face, hypnotisé, Aziz serre très fort le félin. Délicatement l'homme en noir lui retire l'animal des bras et le laisse s'en aller.

Leurs regards s'affrontent. Quelque chose d'étrange chez cet homme l'hypnotise. Un pas supplémentaire, les voilà maintenant nez à nez.

Son index se pose sur la bouche du jeune garçon. Du bout des doigts il lui caresse le cou et remonte sur sa joue gauche.

– Viens avec moi, lui demande l'homme à son oreille.

L'homme lui prend par le bras et l'emmène.

Un claquement de doigts, le jeune garçon reprend ses esprits. Enfermé dans une salle aux murs bleus où

sont accrochés des instruments étranges, avec des formes toutes aussi bizarres les unes que les autres. Contre le mur, une table ou d'autres instruments sont bien rangés. Il est debout, en boxer. Les bras levés, enchaînés, les pieds joints dans un gros et lourd socle de béton. Pris de panique, il se débat et crie.

– Où suis-je ? demande-t-il apeuré.

Pas de réponse.

– Mais répondez !!

Ses yeux baliaient une nouvelle fois la pièce. Tous ces instruments lui font peur.

– Pourquoi m'avoir amené ici ?... Qui êtes vous ?... Qu'allez vous me faire ?... Laissez-moi tranquille.

Assis en face de lui, sur une chaise de paille, noir, cagoulé. Sans un mot il va chercher deux longues tiges fines de métal, regarde le jeune qui le supplie encore une fois de le laisser partir. Il se met à genoux devant lui, lui introduit la première tige par la cheville qu'il remonte jusqu'au fémur, fait de même avec la seconde tige dans l'autre jambe, ignorant les cris de douleur du jeune homme. Il revient vers la table. Il prend deux autres tiges de métal de quinze centimètres qu'il lui enfonce dans les narines, qu'il lui laisse, le sang coule, ainsi que des larmes, lui lacère les tétons en donnant de violents coups de scalpel, même chose sur les avants bras, le ventre et finit par lui couper les fesses sur cinq centimètres de profondeur. Sa folie est incommensurable.

Au petit matin, le corps du jeune est retrouvé dans le jardin du Luxembourg, nu, par un couple faisant son jogging matinal.

Il avait les yeux arrachés, les doigts coupés à la seconde phalange, les mains attachées derrière le dos.

Il s'appelait Aziz, il revenait de chez sa petite amie où il avait passé une soirée entre amoureux.

Assis à son bureau l'inspecteur RUFFIN travaille.

Le bureau de son équipière, l'inspecteur CHATEAU est en face du sien, son téléphone sonne.

– CHATEAU j'écoute... Où ça ?... Très bien, on arrive. Elle raccroche.

Une autre victime vient d'être retrouvée au jardin du Luxembourg.

– C'est parti ! lance RUFFIN.

Alors qu'ils s'apprêtent à sortir, un homme de taille moyenne, costaud, sort de son bureau. Il les appelle.

– RUFFIN, CHATEAU !!! Où allez-vous ?!

– Commissaire ROKENNE, on vient de nous signaler un nouveau meurtre dans le jardin du Luxembourg.

– Venez dans mon bureau tout de suite, j'ai à vous parler !

Le bureau du commissaire ROKENNE est toujours très bien rangé. Maniaque, aussi bien au travail que dans la vie.

- Où en êtes-vous sur cette enquête ?
 - Nous n'en sommes qu'au début commissaire, les seules informations que nous avons, c'est que ce malade se fait appeler « LE GRAND DUC NOIR »
 - Et qu'il dépèce ses victimes, ajoute CHATEAU.
 - Mais ne tardez pas trop, je ne veux pas que cela aille plus loin si ça dure.
 - On fera notre possible !
 - Je peux savoir où vous alliez ? interroge le commissaire.
 - On vient de nous signaler un nouveau meurtre dans le huitième arrondissement.
 - Ramenez-moi de nouveaux indices ! leur lance le commissaire.
- Il les laisse partir et se replonge dans l'étude de ses dossiers.